

eût été invincible, s'il n'eût commencé à se dévorer lui-même. Quinze ans avait suffi à cet homme prodigieux pour conquérir une partie du globe et pour faire trembler l'autre partie. Il fut aidé par l'enthousiasme, précisément à une époque où l'on se croyait, par les progrès des lumières, bien en garde contre ses illusions; mais l'on feignait d'ignorer que l'enthousiasme est la plus puissante des facultés de l'espèce humaine, lorsque, dans ses élans, il ne vient pas heurter les règles positives de la raison.

Nous ne réciterons pas les faits particuliers qui remplissent la vie de cet homme extraordinaire; tous ceux qui vivent aujourd'hui les connaissent. Comme, à l'époque où il est venu, tout espérait en lui, ou tout craignait de lui; comme il était, en quelque sorte, placé au sommet de l'édifice social comme un point de mire, il rattachait à lui, par quelque point, toutes les existences individuelles. Sa marche a profondément sillonné le siècle. Il mit dans sa destinée tous les contrastes; il écrasa à-la-fois l'anarchie et la liberté: quelquefois il était un tribun populaire; d'autres fois un roi de la féodalité: tantôt il souriait au génie de la civilisation, tantôt il l'insultait. . . .

L'homme qui donnait à la France à la fois la paix et la gloire, tendait la main à la civilisation, pour l'aider à sortir du gouffre où elle avait failli d'être engloutie: il l'attirait doucement dans une atmosphère plus pure; il rendait à la religion ses autels, à la divinité ses adorateurs. Les lettres, étouffées sous la barbarie des passions populaires, se réveillaient brillantes avec l'aurore du dix-neuvième siècle. Dix ans de malheurs leur avaient donné une attitude plus fière et plus imposante. La poésie s'était enrichie de deuil et de larmes; la musique avait trouvé de mélancoliques harmonies, en recueillant les soupirs qui s'exhalent autour des tombeaux. La physique, la chimie surtout faisaient d'immenses progrès. . . Une foule d'heureuses découvertes enrichissaient le luxe, étonnaient le monde. La population, décimée par les bourreaux, réparait ses pertes; l'agriculture multipliait ses produits pour la nourrir. . . .

La politique, surtout avait fait les plus grands progrès; ces progrès étaient comme les débris précieux qu'on recueillait après le naufrage de la société. Le pouvoir lui-même avait reconnu ses limites naturelles: mais, par une fatalité inouïe, lors qu'on imposa des bornes à l'autorité, la licence cessa d'en avoir. . . .

L'éducation politique coulait comme un fleuve qu'il n'était plus possible de remonter. BONAPARTE, il est vrai, parut suspendre son cours; mais le travail de la réflexion ne fut interrompu que pendant les premiers momens consacrés à l'admiration de tout ce qui était offert d'extraordinaire à la pensée. Quand on s'aperçut qu'il voulait faire du laurier de la victoire le bandeau de la liberté, le silence accusateur régna. Après vinrent